

Associée à la pensée désormais appelée « woke » et à la cancel culture, la « déconstruction » initiée par Jacques Derrida (1930-2004) se retrouve aujourd'hui au cœur des débats. Mais de quoi s'agit-il au juste ?

La déconstruction est un mouvement dont le philosophe français Jacques Derrida a été la figure de proue, mais qui recouvre en réalité davantage une nébuleuse de penseurs, dont se revendiquent entre autres Jean-Luc Nancy, Philippe Lacoue-Labarthe et Bernard Stiegler – la chose est plus compliquée pour Michel Foucault et Gilles Deleuze, bien qu'ils soient souvent associés à ce mot. Le terme lui-même est présentée par Derrida comme une reprise, un peu décalée, du motif de la Destruktion développé par Martin Heidegger à partir des années 1920.

Le crépuscule de la métaphysique

Pour Heidegger, la tradition occidentale s'ouvre, chez les présocratiques, par une question : la question de l'être, qui interroge non pas les choses ou même ce que sont les choses (les étants), mais le fait qu'il y ait des choses. Mais cette question a été oubliée, selon lui : le destin de la philosophie est l'histoire de cet oubli qui culmine dans la métaphysique. L'homme n'a plus affaire, au soir de la métaphysique, qu'aux étants, aux rapports de causes et d'effets qui lient les étants les uns aux autres. Et cette ère métaphysique arrive au bout de ses possibilités, pour Heidegger : il faut désormais la « déconstruire », désobstruer l'histoire de la philosophie des couches d'interprétations successives, afin d'entendre à nouveau l'appel secret de l'être et de permettre un « nouveau commencement » de la pensée.

La Destruktion heideggerienne, si elle interroge longuement la tradition philosophique, se place donc dans l'horizon d'une rupture, d'un « saut », d'une sortie de la métaphysique. C'est la première grande différence avec la déconstruction initiée par Derrida. « Il a été clair dès le départ, au contraire, que la mise en question déconstructrice porte avec insistance sur et contre une telle mytho-radicologie fondamentale. [...] On se trouve toujours dans la métaphysique du fait que nous sommes déjà dans un langage déterminé. Par conséquent, l'idée que nous pourrions sortir de la métaphysique m'a toujours semblé d'une très grande naïveté », écrit le penseur français dans la revue *Les Temps Modernes*.

Derrida contre le “motif architectonique du système”

Derrida ne reprend pas non plus à son compte l'idée d'un destin de la philosophie occidentale. En revanche, il s'attache à montrer son caractère spécifique : la philosophie occidentale s'est édifiée selon « le motif architectonique du système ». Elle s'est pensée et construite comme un « dedans impénétrable, invulnérable, non contaminable, immaculé, du système linguistique », comme un monologue, une parole transparente et anonyme qui

voudrait se formuler dans un langage universel, qui évite l'écueil de l'ambigu et permet l'accès à l'évidence, à ce qui « se voit de lui-même ».

La philosophie s'est bâtie dans l'horizon d'une totalisation oblitérant toute altérité ou la réabsorbant comme son négatif, son opposé binaire. « On démontre une édification, un artefact, pour en faire apparaître les structures, les nervures ou le squelette, comme vous disiez, mais aussi, simultanément, la précarité ruineuse », indique Derrida. Précarité des concepts fondamentaux sur lesquels le système repose comme sur des axiomes : le primat de l'être, rabattu sur un primat de la présence que la pensée peut délimiter par le concept, sur le mode de l'identité et de l'essence. Au cœur même de ces concepts fondateurs s'ouvre un abîme : celui de l'impossibilité d'un fondement.

Sortir des monologues

La déconstruction doit permettre de faire entendre de nouvelles voix, à travers une lecture renouvelée et originale des écrits du passé. « Il y a le "système" et il y a le texte, et dans le texte, des fissures ou des ressources qui ne sont pas dominables par le discours systématique. [...] Partout dès lors la voix, les voix, les différences vocales [ont été] assujetties à un système d'opposition destiné à la machine. » Tous les textes vibrent de cette « polyphonie tressée ». Ils vibrent d'une multiplicité de voix singulières qui n'ont jamais dit leur dernier mot et continuent à hanter le langage.

Il y a la voix de l'auteur, bien sûr ; mais l'auteur n'est jamais seul. Dans sa voix palpitent bien d'autres voix que la sienne. Tel est le propre du langage, d'être débordé de toute part même lorsqu'il prétend se clore. L'une des seules caractérisations que Derrida donnera de la déconstruction est d'ailleurs la suivante : « Plus d'une langue » – un syntagme que reprendra à son compte Barbara Cassin, dans un livre. Il faut « être dans sa propre langue comme un étranger ». Car « une langue n'existe pas. [...] La langue n'appartient pas ». Elle nous précède et nous survit. La déconstruction derridienne cherche d'abord à faire entendre ces voix qui murmurent sans jamais se figer dans les interstices des textes.

La déconstruction n'est pas la critique

La déconstruction opère dans l'élément du texte, du langage, là où se déploie une « différance », un mouvement d'écart impossible à résorber, à résumer. Elle ne cherche donc aucunement à faire « table rase », contrairement à ce que l'on en dit souvent : « La déconstruction [...] n'est pas la démolition ou la destruction, assure encore Derrida. [...] Il faut entendre ce terme de "déconstruction" non pas au sens de dissoudre ou de détruire, mais d'analyser les structures sédimentées qui forment l'élément discursif, la discursivité philosophique dans laquelle nous pensons. Cela passe par la langue, par la culture occidentale, par l'ensemble de ce qui définit notre appartenance à cette histoire de la philosophie. [...] C'est pourquoi la déconstruction se distingue aussi du doute ou de la critique. »

La critique remet en question de l'extérieur, et cherche à surmonter. La déconstruction est beaucoup plus modeste en ce sens qu'elle « admet qu'elle n'est qu'une interprétation textuelle parmi tant d'autres, écrite en un langage qui n'a aucun pouvoir centralisateur de maîtrise ou de domination, qui n'est nullement un métalangage privilégié, supérieur ».

Cette attention toute particulière au langage a souvent mal été comprise (« il n'y a que du langage »). Derrida n'est pas un adversaire de la science, de la logique et des faits ; il souligne, seulement, que la trame métaphysique de notre tradition confère un primat absolu à ce qui peut être saisi par ce prisme. Et que, dans ce primat, qui finit par servir de seule clé de lecture de la condition humaine, nous en oublions le sens de la singularité, rétive à toutes les définitions, à toutes les identifications. « Aucune identité à soi ne peut se refermer sur elle-même. [...] L'identification est une différence à soi, une différence (d')avec soi. » La singularité des voix dont je suis moi-même transi m'arrache sans cesse à moi-même. Autrui n'est pas un chose face à moi. C'est une interpellation qui ne cesse de résonner en moi.

L'horizon de la justice

C'est à cette singularité que la déconstruction derridienne s'efforce de rendre justice. Derrida le dira explicitement : « La déconstruction est justice » – justice à venir, jamais atteinte, qui se détruirait si elle pouvait être atteinte définitivement. « La “déconstruction” est, en soi, une réponse positive à une altérité qui nécessairement l'appelle, la somme ou l'encourage. » Elle exige de moi de faire en sorte que « la langue de l'autre ne souffre pas de la mienne, me souffre sans en souffrir, reçoive l'hospitalité de la mienne sans s'y perdre ou intégrer ». On retrouve ici un autre concept derridien important, l'hospitalité, témoin d'une ouverture radicale et non d'une fermeture – contrairement aux idées reçues sur la « déconstruction » du courant « woke » et autre cancel culture.

La déconstruction a bien entendu, de ce point de vue, une dimension politique : « La déconstruction n'est pas, ne devrait pas être seulement une analyse des discours, des énoncés philosophiques ou des concepts, d'une sémantique ; elle doit s'en prendre, si elle est conséquente, aux institutions, aux structures sociales et politiques, aux traditions les plus dures. » Le passage cependant, n'est jamais évident. Car la déconstruction ne s'intéresse pas directement aux structures de domination, elle questionne bien davantage la fragilité irréductible des soubassements métaphysiques sur lesquels ces structures reposent.

La déconstruction est, en ce sens, une œuvre absolument ouverte, qui s'efforce de rouvrir le sens là où il se ferme par impensé. Elle n'est pas une doctrine, et même pas, à proprement parler, une méthode, un ensemble de « procédures techniques qu'on pourrait répéter d'un contexte à l'autre ». Elle invite, simplement, à tendre l'oreille aux fantômes qui bruissent à travers le langage, à l'absence en toute présence circonscrite, aux lézardes

obscures qui travaillent toute parole. Ses liens avec la pensée dite « woke » sont donc réels mais également ténus, puisqu'elle échappe par définition à une méthode ou un système de pensée qui serait applicable à tous les domaines (sociaux, politiques, économiques, sexuels). Tel que le mot est utilisé aujourd'hui dans le débat public, par ses défenseurs comme ses adversaires, il semble en tout cas avoir perdu l'ampleur et la complexité de son ambition première, telle qu'envisagée par Derrida.

Jacques Derrida en 6 dates

- 1930 Naît le 15 juillet à El Biar, près d'Alger
- 1956 Reçu à l'agrégation de philosophie
- 1967 Publie *L'Écriture et la Différence, La Voix et le Phénomène* et de *De la grammatologie*
- 1975 Commence à enseigner à Yale, aux Etats-Unis
- 1983 Cofonde le Collège international de philosophie
- 2004 Meurt le 9 octobre, à 74 ans

En 1964, Glenn Gould cesse de donner des concerts pour se consacrer à l'enregistrement en studio. Il peut ainsi composer un morceau à partir de multiples prises : si tel *decrecendo* est imparfait, il le remplace par un autre enregistrement, jusqu'à obtenir le résultat souhaité – même si le musicien apparaît, au final, « constellé de Scotch de montage » (Gould). Le live, le concert « unique », l'interprétation « historique » : Glenn Gould a compris que tout cela a un air paradoxal de... déjà vu. Il sait qu'avec les technologies d'enregistrement, le problème de l'artiste n'est plus la performance, mais la répétition : comment pouvoir être entendu une nouvelle fois ? Comment survivre à la répétition infinie que génère chaque nouvel auditeur lorsqu'il écoute les Variations Goldberg sur son iPod ?

Dans les mêmes années où Glenn Gould développe son génie du « Scotch », Jacques Derrida publie *De la grammatologie* et *L'Écriture et la Différence* (1967). Quel rapport entre

ce philosophe et ce musicien ? Une manière de remettre en cause radicalement le champ auquel ils appartiennent. Une vue – ou une écoute – prophétique concernant la question des traces enregistrées et des télé-technologies (c'est-à-dire les technologies permettant d'agir ou de communiquer à distance, de la télévision à Internet, de la messagerie instantanée au télétravail). Une remise en cause du mythe de la présence. Autrement dit, une déconstruction. Ce terme est rattaché au mouvement philosophique initié dans les années 1960 par Derrida, un mouvement qui a connu un succès considérable aux États-Unis, investissant les départements de français puis de littérature comparée dans les années 1980. On dit le style de Derrida difficile ; il est vrai qu'il a tenté de forger une manière d'écrire qui pourrait rendre compte des innovations philosophiques qu'il proposait. Il ne fut pourtant pas le premier à travailler sur les limites de la philosophie et de la littérature (pensons à Diderot ou à Nietzsche). Essayons de comprendre la manière dont ces limites ont été singulièrement affectées par ladite « déconstruction ».

L'absence dans la présence

Traduction « déplaçante », comme le dit Derrida, d'un concept venu de Heidegger (Destruktion), la déconstruction est d'abord et avant tout une critique de la « métaphysique de la présence », qui privilégie toujours la présence sur l'absence – le live sur l'enregistrement, la voix sur l'écrit, l'intimité sur ce qui est au dehors, le propre de soi sur ce qui est étranger. Le privilège accordé à la voix est lié au sentiment qu'elle procure : quand je parle, il me semble être présent à moi-même et pouvoir exprimer directement mes pensées, sans médiations – sans médias. Au contraire, l'écrit introduirait une distance : si ma voix est le signe de ma pensée, alors l'écrit serait un signe second, le signe d'un signe, une pensée amoindrie, loin de sa source.

Pourtant, les choses ne sont pas si simples : après tout, si je parle, c'est bien qu'il y a un langage. Et ce langage, ce n'est pas moi qui l'ai créé tout seul : il est collectif, soumis à certaines règles et celles-ci sont codifiées. Dans des livres. Qui sont les documents, les archives qui précèdent ma voix comme celle de tous ceux qui aujourd'hui, par exemple, parlent français. Ma pensée, ma conscience, ma voix ? Rien d'originaire ici, au contraire ! C'est bien l'écrit qui précède la voix ! Écrit au sens large : Derrida parlera de « textes », de « traces », parfois d'« archi-traces » ou de « cendres » pour montrer qu'il ne s'agit pas forcément de livres, mais de toute forme d'inscription permettant aux sociétés humaines de se constituer. Telle est la « grammatologie » : l'étude des traces originaires qui habitent notre communication ordinaire

L'effet déconstructif est bouleversant : il n'y a pas, il n'y a jamais eu et il n'y aura jamais de pure présence, qui n'est qu'un fantasme à la réalisation toujours différée. Ce qu'on appelle aujourd'hui le temps réel n'existe pas, les informations, les actualités sont toujours des « artefactualités » : une construction liée aux technologies employées qui tendent à masquer le différé, aussi léger soit-il. Tel est donc le premier geste : montrer que ce qui

semble opposé est en fait imbriqué. L'absence n'est pas opposée à la présence, elle loge en son cœur. De la même manière, tout « dedans » est habité par un « dehors ». Ainsi Dieu, pour saint Augustin, n'est pas à chercher dans l'outre-espace, au-delà de la galaxie d'Andromède, car il habite au cœur même de la psyché, il est « plus intérieur à moi-même que ma propre intimité » (Confessions).

Arrêtons-nous un instant : la déconstruction consisterait-elle à philosopher à coups de marteau, comme Nietzsche ? À détruire les oppositions ? Aujourd'hui, on ne cesse de nous dire que la nature et la société ne sont pas opposées, mais entremêlées : le nuage radioactif de Tchernobyl était composé de particules d'eau et de matière radioactive. On nous montre aussi que l'être humain est, après tout, un animal, et que les animaux sont aussi porteurs de langage, voire de culture. En définitive, tout s'hybride. Pourtant, ce n'est pas ce que nous dit Derrida. En effet, nous l'avons vu, une opposition conceptuelle n'est jamais symétrique : c'est toujours la présence au détriment de l'absence, la (bonne) voix contre la mauvaise écriture, le confort du propre de soi contre le danger de l'étranger (qui est-il ? que veut-il ? quel terroriste peut-être cache-t-il ?). Voici le principe de précaution de la déconstruction : ne jamais déstabiliser une opposition conceptuelle sans remettre en cause la hiérarchie qui l'habite.

Pensons au rapport homme/femme, d'autant plus important ici que la pensée féministe a été particulièrement sensible à la philosophie de Derrida. Les termes « homme » et « femme » n'occupent pas la même place en théorie comme en pratique (combien de femmes députées en juin 2012 en France ? 155 sur 577...). Le « phallogocentrisme », voire le « phallogocentrisme » (le privilège accordé à la voix des hommes), c'est d'abord un certain pouvoir masculin ; dire que nous sommes tous égaux ou tous hybrides serait tout à fait vain sans comprendre le mécanisme qui sous-tend cette opposition hiérarchique : le terme « homme » ne tient sa valeur positive qu'en niant ou en sous-estimant la valeur de l'autre sexe. Attaquer la hiérarchie conceptuelle, ce n'est pas dire que tout est équivalent, c'est d'abord montrer sur quelle opération la hiérarchie est installée, puis renverser cette hiérarchie : faire droit à l'absence, valoriser l'étranger, le féminin, le dehors, l'écrit. C'est ce qu'a fait Glenn Gould, notre pianiste déconstructeur, en valorisant l'enregistrement et le Scotch contre la performance et la transparence.

L'ouverture à l'événement

Résumons-nous : déconstruire, c'est 1. montrer que, derrière les oppositions conceptuelles, règne leur imbrication ; 2. renverser la hiérarchie. Est-ce tout ? Non, car le renversement ne fait que préparer la troisième phase : 3. rendre possible l'événement. Valoriser l'étranger, le féminin, le dehors, l'écrit, etc., c'est valoriser ce qui est autre, hétérogène, incalculable, échappant à tout ordre fixe. Quand Derrida décrit la déconstruction comme l'« événement » ou l'« à-venir », il veut dire que le problème n'est pas seulement de critiquer les partages conceptuels, mais de se débarrasser de ce qui

empêche l'apparition de la nouveauté. Plus nous croyons nos principes immuables et nos identités éternelles, moins il peut nous arriver quelque chose de nouveau.

Qu'est-ce, en effet, qu'un authentique événement ? Quelque chose à quoi l'on ne s'attend pas. Une catastrophe. Ou une naissance : on a beau s'y attendre, la venue au monde de l'enfant se passe toujours d'une façon unique, définitivement surprenante. Déconstruire, c'est dès lors s'ouvrir à l'autre. Une éthique et une politique s'en dégagent. L'hospitalité, nous dit Derrida, consiste à pouvoir ouvrir sa maison à n'importe quel « arrivant », avec le risque qu'il soit dangereux. Sans ce risque, l'hospitalité n'aurait rien de généreux, n'exigerait rien de moi mais tout de l'autre (qu'il prouve sa bonne moralité avant d'entrer). Il en va de même du pardon : appliqué à ce qui est sans gravité, il ne coûterait rien ; il ne peut donc concerner que... l'impardonnable, les fautes extrêmes qui, seules, requièrent vraiment un pardon. Le droit lui-même n'est juste que s'il accepte de n'être qu'un moyen limité, contingent et amendable au service de la justice, exigence infinie et toujours imparfaitement incarnée. Enfin, notre démocratie a certes ses droits et ses libertés ; il n'empêche qu'elle est n'est jamais achevée, elle est perfectible et toujours « à venir ».

Démocratie, justice, pardon, hospitalité : voici les principes au nom desquels Derrida déconstruit le droit, l'éthique, les normes et le genre. Comme tous les principes, ils sont absolus, inconditionnels, Derrida dira « indéconstructibles » – ce qui est logique, car pour déconstruire un principe, il faudrait... un autre principe ! La déconstruction n'est donc ni un nihilisme ni un relativisme : elle ne montre pas que tout est artificiel et que tout se vaut, mais ouvre nos réalités à ce qui les excède. Excès de l'autre, de l'événement, de ce qu'on croyait impossible et qui arrive malgré tout : telle victime pardonnant ses bourreaux, telle loi mettant fin à une persistante discrimination raciale. Même l'événement télévisuel le plus fabriqué peut laisser s'échapper ce qu'aucun média ne pourrait contrôler. À la différence d'un Baudrillard, Derrida ne dit pas que tout est simulacre. Aucune « Matrix » ne peut étouffer la survenue de l'incalculable !

Le retour des spectres

Imbriquer, renverser, faire venir : est-ce cela, la déconstruction ? Lisons cette étrange citation : « Le venir de l'autre ou son revenir, c'est la seule survenue possible » (Psyché). « Revenir » ? La déconstruction croirait-elle aux revenants ? Oui, absolument : elle est même, soutient le philosophe, « inséparable » de cette question – de la question des fantômes, des revenants, de la survie et des spectres. La raison en est simple : une trace est un fantôme potentiel. Ce que tout photographe sait parfaitement : prendre une vue de ce visage, maintenant, c'est rendre possible le fait de le revoir, dans cinq minutes ou dans dix ans, après la mort du porteur de ce visage, après la mort même de l'artiste. Enregistrer est d'ores et déjà transformer ce qui est vivant en quelque chose de mort ; c'est anticiper à la fois sa mort et la possibilité de son « retour », dans le film que j'irai voir au cinéma. Qu'ils sollicitent Glenn Gould, Robert Doisneau ou Jean-Luc Godard, les arts de l'enregistrement

vérifient la déconstruction, ils nous montrent que la présence est toujours secrètement travaillée par l'absence.

Mais ils font plus que cela encore : ils créent des spectres. Un spectre n'est pas une pure absence ni un esprit, c'est quelque chose que l'on voit furtivement, comme un corps immatériel ou une matière incorporelle, quelque chose « au-delà de l'opposition entre présence et non-présence, effectivité et ineffectivité, vie et non-vie ». Voilà ce que les écrans de cinéma nous projettent sans cesse. Vous en doutez ? Regardez à nouveau, revenez voir *Paranormal Activity*, le premier film, par exemple. Vous remarquerez ceci : pas de monstre (sauf la dernière image) ! Juste une trace de pas dans de la farine, une porte qui s'ouvre toute seule... Que voyons-nous vraiment ? Simplement ce qui est enregistré par une caméra. Nous voyons la formation des traces. Nous voyons ce que nous pourrions indéfiniment revoir. *Paranormal Activity*, c'est l'activité d'enregistrement la plus normale qui soit, celle qui hante les salles obscures comme YouTube et ses vidéos.

On dira cependant : tous ces spectres, tous ces revenants produits par les télé-technologies, par les caméras et les smartphones... ne vont-ils pas finir par prendre toute la place ? Si chaque événement est un spectre, si l'absence creuse toujours la présence, si tout est différé, délocalisé, disséminé et déconstruit, comment habiter encore le monde ? Si je suis déjà mort, pourquoi m'acharner à être vivant ? Écoutons à nouveau les *Variations Goldberg*, spécialement l'enregistrement de 1981 : on y entend la voix de Gould qui chantonne... Comme si Gould cherchait ainsi secrètement à nous dire quelque chose comme : « qu'aucun Scotch jamais n'abolisse mon corps ». Après tout, s'il n'y avait pas eu d'êtres vivants, il n'y aurait jamais eu de spectres.